

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 40

Artikel: En posant la bèche
Autor: N.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

véritabile intoxication, du moins pour les tuberculeux »

Et comme ce savant-là était heureusement trop scrupuleux pour faire ses expériences sur l'humanité, c'est sur la gent canine qu'il a opéré.

Les chiens — à qui l'on avait préalablement inoculé la tuberculose — nourris de viande cuite ont tous péri. Ils perdaient rapidement tout appétit, dépérissaient à vue d'œil; leurs muscles pendaient; en quelques jours, ils n'avaient plus que les os et la peau. Ils avaient un aspect lamentable. Les chiens qui avaient mangé de la viande crue, au contraire, ont tous guéri.

Heureusement, tout le monde n'est pas encore atteint de la terrible maladie, dont les savants de tous pays, réunis en ce moment à Paris, cherchent à enrayer les ravages. Le bouilli peut donc mijoter en toute tranquillité dans le pot-au-feu.

QUE METTRONS-NOUS AUJOURD'HUI ?

Il y a de cela quelques semaines, un éminent homme d'Etat japonais, en séjour à Londres, donnait un dîner. Le menu, japonais, était à base de fougères; fougère au curry, fougère en salade, confiture de fougères, etc. C'était exquis. Les convives « s'en léchèrent les potes », comme on dit chez nous.

Voilà qui va combler de joie nos ménagères, toujours embarrassées de varier le menu de leurs dîners. Et puis, c'est si facile à se procurer et ça ne coûte rien, les fougères. On rentrera, le dimanche, de la promenade familiale, courbé sous le poids de la récolte; il y en aura, la semaine durant, pour le salon et pour la marmite.

Aux fougères ! Aux fougères !

Hier et demain.

A l'ouverture de la ligne du Simplon, on ira de Lausanne à Milan, par train direct, en 6 h. 43 m. et le voyage, simple course, en troisième classe, coûtera fr. 26,65.

En 1840, suivant un intéressant article de M. Henrioud, sur les « Anciennes postes valaisannes », publié par la *Revue historique vaudoise* « la diligence du Valais effectuait quatre courses par semaine. En partant de Milan, le mardi à 6 heures du matin, on arrivait à St-Maurice le jeudi à 4 heures de l'après-midi. De St-Maurice à Lausanne, il fallait compter près d'une journée, avec les relais; c'était donc un voyage de quatre jours. Une place d'intérieur Genève-Milan, simple course, coûtait fr. 70,30, argent de France.

En 1850, une course Lausanne-Milan avait lieu une fois par jour. On partait de Lausanne à 11 h. 15 du matin pour arriver à Domo, le lendemain à 8 h. du soir.

En posant la bêche.

Un de nos abonnés nous écrit :

Après la semaine remplie,
Par le travail de tous les jours, ...
PIERRE DUPONT.

Le *Conteur* a publié, dans un de ses derniers numéros, un très intéressant article sur le théâtre à la campagne. L'auteur de cet article n'est point seul de son avis; il est même en fort bonne compagnie, comme on va le voir.

M. Méline est un ancien ministre; mais il n'est pas que cela; M. Méline est, de plus, auteur, il écrit des livres. Il y a, en France, beaucoup d'anciens ministres et, partout, beaucoup de gens qui écrivent des livres.

M. Méline, qui a créé le ruban du « Mérite agricole », dont il avait justement décoré M. Viqueret, s'est spécialement intéressé au sort des paysans, et c'est d'eux seuls qu'il s'occupe dans l'ouvrage qu'il vient de publier, chez Hachette, sous le titre : *Retour à la Terre*.

Traitant du développement intellectuel des campagnards, il dit : « L'homme est un être sensitif qui n'a pas seulement des besoins matériels, il a aussi des besoins d'imagination et il n'est jamais heureux si l'on ne met dans sa vie, si humble soit-elle, une petite pointe d'idéal... Si l'on travaille plus qu'autrefois, on veut aussi plus de satisfactions intellectuelles et de distractions. Plus la lutte pour la vie devient ardente et féroce, plus la détente cérébrale s'impose.

» Ces nouvelles exigences ont pris un tel empire qu'elles sont devenues une des données essentielles du problème agricole lui-même, qu'il n'est plus permis de les laisser de côté quand on essaie de le résoudre.

Si le paysan se rapproche de plus en plus des villes, c'est, de l'avis de M. Méline, « qu'il trouve son village trop triste, trop nu, trop vide de plaisirs, et qu'il s'y ennuie.

» Certes — ajoute-t-il aussitôt — il n'entre pas dans notre pensée de transporter dans nos villages toutes les séductions, toutes les attractions, souvent peu morales, des villes, ce qui serait impossible et peu désirable; mais, sans aller jusque-là, rien ne serait plus facile, si l'on était bien pénétré de cette vérité, que de donner à nos villages un peu plus d'élégance et de variété dans la vie. On pourrait y faire davantage pour les yeux et pour l'esprit, y multiplier les occasions de distractions saines et de plaisirs à bon marché.

» Qui empêcherait de substituer au cabaret sombre et enfumé, d'aspect lugubre et misérable, véritable assommoir qui pousse à boire et à s'enivrer pour oublier la tristesse du lieu, un café un peu propre et élégant, bien éclairé, où l'on pourrait goûter, en famille, un instant de repos ? Ce serait un moyen de lutter contre l'alcoolisme meurtrier que nous nous permettons de recommander à nos sociétés de tempérance. Elles pourraient s'entendre, pour cette œuvre de moralisation, avec les syndicats agricoles, qui sont tout indiqués pour prendre en main toutes les améliorations de la vie rurale ».

Le triste tableau que fait M. Méline des cabarets de campagne ne saurait s'appliquer à notre pays, où d'importants progrès, — sinon tous les progrès désirables — ont été déjà réalisés.

Puis, l'auteur de « Retour à la Terre » préconise ensuite la création de sociétés de musique, de tir, de gymnastique, tout autant de choses qui existent déjà chez nous, où nous avons, de plus, des sociétés dramatiques et, depuis une année ou deux, des sociétés d'éducation populaire.

M. Méline aborde ensuite le beau rôle que la littérature populaire aurait à jouer dans cette œuvre de développement moral, intellectuel et social; « elle pourrait beaucoup pour changer les idées, les habitudes, le caractère des citadins et des ruraux eux-mêmes, en modifiant leur conception de la vie et du bonheur.

» Malheureusement, elle semble de plus en plus oublier cette noble mission d'éducation. Quand elle ne tourne pas à la pornographie abjecte, foyer d'infection morale le plus redoutable de notre époque, elle ne sait que flatter les appétits les plus bas et les passions les plus violentes; elle étale avec complaisance, sous les yeux de la foule, des scènes de férocité hideuses, comme si elle voulait ramener l'homme à la bête.

» En face de cette littérature décadente, on voit heureusement se lever, depuis quelques années, une littérature nouvelle, la littérature de l'avenir, éprise de toutes les beautés, la beauté de la nature, la beauté de l'homme fort et sain, la beauté de la vie intérieure; elle fait appel aux plus nobles sentiments de l'âme humaine et s'efforce de réveiller en elle le

goût de la vie simple et des joies de la famille ».

Voilà ce que dit M. Méline, en s'adressant aux paysans de France. Nous pouvons bien en prendre aussi un peu pour nous-mêmes. N.-E. T.

Anticipation. — Le capitaine, inspectant sa compagnie: « Lieutenant de la deuxième section, faites-moi passer au second rang ce fusilier dont le nez dépasse l'alignement

— Il est déjà au second rang, mon capitaine.

Partons !

Décidément, ça ne peut plus aller; le séjour de notre planète est insupportable depuis quelques années. Il pleut, il vente, il fait ou trop froid ou trop chaud. Ce n'est pas ça du tout. Il n'y a plus qu'à émigrer vers des cieux plus cléments.

Selon un savant astronome, c'est chez nos excellents voisins de la planète Mars qu'il nous faut aller.

Le climat de cette planète est tout simplement exquis, paraît-il. Jamais un nuage, peu de pluie, encore moins de tempêtes ou d'orages; l'atmosphère, très pure, est agréable à respirer, comme l'air des montagnes. Le pays verdoyant et peu accidenté fait les délices des promeneurs et des « chauffeurs » martiens — s'il en existe. — De plus, en raison de la diminution de la pesanteur, les habitants de ce monde idéal doivent ignorer les inconvénients de la fatigue physique, même par les plus grandes chaleurs.

Enfin, là-bas, l'année étant de 730 jours, la durée de la saison estivale est juste le double de chez nous.

La dernière qui sonne. — Si le Théâtre rouvre, la Cathédrale va fermer. Le Concert qu'y donnera dimanche après-midi M. Harnisch, organiste, avec le concours de M. Giroud, flûtiste, et Guex, baryton, clôturera sans doute la série des auditions d'orgue. Le programme de ce Concert est composé pour plaire à tous; on y a fait une part à la musique populaire, dans le bon sens de ce mot. Aux personnes qui craignent le froid, nous pouvons affirmer que, dans ce moment-ci, la température de la Cathédrale est supérieure à celle de l'extérieur et qu'ainsi, beaucoup moins qu'en été, on ne court le risque d'un refroidissement. — Billets en vente à la porte.

Ce te fois, ça y est ! — C'est l'hiver; le Théâtre a recommencé. Les débuts ont eu lieu jeudi, devant une très belle salle. La pièce choisie « Antoinette Sabrier » a mis toute la troupe sur le pont. Il est très difficile de bien juger, par une seule audition, des artistes que l'on ne connaît pas encore. On peut cependant, nous semble-t-il, assurer d'avance M. Coste et Mme David, qui tenaient jeudi les rôles principaux, de la sympathie du public. On eût plaisir à revoir M. Malavié, une ancienne et bonne connaissance. Comme d'habitude, la mise en scène était très soignée; au 2^e acte décor nouveau.

Demain, dimanche, *Roger-la-Honte*, pièce à sensation, qui permettra de juger la troupe dramatique.

L'antipode du Théâtre, c'est le *Kursaal* — nous parlons de la situation. Là aussi, il y a du vent dans les voiles. Depuis un mois, il n'y eût pour ainsi dire que des salles combles. Il faut vraiment féliciter la nouvelle direction d'avoir redonné à notre petite scène de Bel-Air un cachet qu'elle avait tout à fait perdu et qui lui a ramené les familles. Les programmes sont toujours variés et composés avec goût. Citons tout particulièrement M. et Mme Villé-Dora, qu'on ne se lasse jamais d'entendre. M. Villé, qui a un très grand répertoire, donne toute leur valeur aux chansons qu'il interprète. Il est chaque soir applaudi, bissé, rappelé, acclamé.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.